

La non-vocation d'André Schwarz-Bart

« Le fusil a fait pousser un cri d'homme à l'éléphant », ou l'écriture en
réponse à l'événement

Francine Kaufmann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coma/1173>

DOI : 10.4000/coma.1173

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Francine Kaufmann, « La non-vocation d'André Schwarz-Bart », *Continents manuscrits* [En ligne],
10 | 2018, mis en ligne le 15 mars 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coma/1173> ; DOI : 10.4000/coma.1173

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à
disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation
Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La non-vocation d'André Schwarz-Bart

« Le fusil a fait pousser un cri d'homme à l'éléphant », ou l'écriture en réponse à l'événement

Francine Kaufmann

- 1 Rien n'avait préparé André Schwarz-Bart à devenir écrivain. Du moins en apparence. C'est un jeune homme timide et parfaitement anonyme qui devient en quelques semaines de l'automne 1959 la coqueluche du Tout-Paris littéraire, pressenti comme lauréat de plusieurs prix littéraires dès la sortie en septembre de son premier roman, *Le Dernier des Justes*. *Le Figaro Littéraire* le consacre aussitôt en ces termes : « Voici l'un des livres les plus importants qui aient paru en ce temps-ci. Il nous saisit pour nous jeter bien au-delà de la littérature, et c'est peu de dire qu'il y a là un livre bouleversant¹ ». Bientôt toute la France découvre le visage concentré et le débit lent et hésitant du jeune écrivain de 31 ans. Il crève l'écran lors de son passage sur l'unique chaîne de télévision dans les incontournables émissions de Pierre Dumayet *Lectures pour tous* (19 octobre) et *Cinq colonnes à la une* (5 décembre 1959). Il détonne, émeut, surprend. D'autant plus qu'on le présente comme un jeune ouvrier autodidacte Dumayet traque d'ailleurs le lauréat du Goncourt dans les ateliers où il a travaillé comme manœuvre. Tous voient en lui une sorte de prodige dont le premier livre touche d'emblée au chef d'œuvre, à l'épopée :

C'est bien à l'épopée que fait penser son livre, avec son mélange de simplicité familière et de démesure, sa juxtaposition de tableaux, son héros assumant le destin de tout un peuple, son messianisme : grandeur rare aujourd'hui².

- 2 *L'Express* lui accorde une longue interview, intitulée : « Le cas Schwarz-Bart », avec un chapeau révélateur : « Un jeune ouvrier juif, arraché à l'école à 13 ans, lit *Crime et Châtiment* et se met à écrire³ ». Françoise Giroud souligne aussi son origine prolétaire, étrangère au sérail littéraire :

Cet homme-là ne semble pas facile à corrompre [par les feux de la gloire]. Tanné par trop de souffrances, instruit par trop de malheurs, caparaçonné par trop d'orgueil, cet inépuisable trésor des humiliés, enfoncé trop profondément dans le monde réel, celui du travail et de la détresse, pour que la notoriété puisse l'en déraciner. [...] À nos questions, il répondit sans complaisance mais sans fausse

humilité [...] d'une voix si faible que nous l'entendions à peine. Nous en sortîmes épuisés comme d'un long combat, et la tension qu'exigeait ce débit sourd, lent, n'était pas seule responsable.

La confrontation avec l'univers de Schwarz-Bart est dure et il ne faut pas compter sur lui pour en adoucir l'accès. *Le dernier des Justes* n'est pas un monument de la littérature, c'est une épée que l'on vous enfonce délicatement dans le ventre⁴.

3 Le roman de Schwarz-Bart est fondé sur l'histoire de l'antisémitisme chrétien depuis les Croisades jusqu'à la Shoah incluse. Il retrace douze siècles de l'histoire d'une famille Lévy, des « Justes » descendants du martyr d'York, en Angleterre, rabbi Yom Tov Lévy : assiégé dans une tour et sommé de se convertir, il se suicide avec sa communauté. Schwarz-Bart imagine que, mal égorgé par son père, son cadet, le petit Salomon Lévy, reçoit la grâce d'engendrer un Juste par génération. S'appuyant sur une légende talmudique reprise et développée dans le courant kabbaliste puis dans le Hassidisme (le mouvement piétiste qui fleurit en Europe de l'Est à partir du XVIII^e siècle), André Schwarz-Bart fait de ses Lévy des *Lamed-waf* sur qui le monde repose. Infléchissant la légende juive, il imagine que ces Justes recueillent la souffrance de l'humanité tout entière pour l'empêcher d'étouffer sous le poids de la douleur. Certains d'entre eux ne sont pas juifs, telle Hécube, transformée en chien hurlant, à la mort de ses fils (*Ddj*, 13). Mais les Lévy recueillent essentiellement la souffrance de leurs frères de misère, les Juifs d'Europe dont ils partagent le sort jusqu'à l'assassinat du dernier, dans une chambre à gaz d'Auschwitz. Si le personnage central du *Dernier des Justes* est Ernie Lévy, l'ami du narrateur, évoqué dès les premières lignes du roman, le véritable héros en est le peuple juif d'Europe de l'Est.

4 La remise du Goncourt devient un événement national et rapidement international qui effraie André Schwarz-Bart. L'auteur ne s'attendait pas du tout à un succès, encore moins à un succès d'une telle ampleur. Bernard Pivot le décrit ainsi :

Dimanche 7 décembre à 12 h. 15, il gravit les deux étages du restaurant Drouant. Quoique poussé par la renommée, happé par la célébrité, il monte lentement, le regard inquiet, la tête inclinée et dolente, la cigarette à la lèvre. Non ce n'est point là le visage et l'allure de la gloire. Ni même les manières de la timidité. Schwarz-Bart montre à soixante photographes et journalistes le visage de l'homme humble. Naturellement humble, dont le sourire, même dans ses élans, garde quelque chose de modeste et de scrupuleux⁶.



André Schwarz-Bart recevant le Goncourt le 7 décembre 1959

Crédits : archives personnelles Francine Kaufmann

- 5 La presse s'arrache le lauréat et les interviews se succèdent, sources précieuses pour le chercheur d'aujourd'hui, mais qui révèlent des contradictions et des approximations qu'il convient de rétablir grâce à une comparaison minutieuse avec les documents et les témoins de l'époque. En tout cas, les journaux arrachent à Schwarz-Bart des bribes de ses textes inédits, dont ce poème intitulé « Mémoire », écrit cinq ans avant le Goncourt, en 1954 et publié à la sortie du livre, dans *Le Figaro littéraire* du 12 septembre 1959 :

Si l'orme renie ses racines
terre la mère lui fait défaut
et s'épuise la cime en ruines
et tombe le tronc de son haut
si l'orme renie ses racines

si l'aronde renie l'espace
azur le ciel atteint se fend
et recouvre son aile glace
et l'atterre à vol défendant
si l'aronde renie l'espace

si mémoire de vous s'achève
terre azur me sont à noyer
et me sont algue toute lèvres
et morsure tous les baisers
si mémoire de vous s'achève

ah frères

que les rivières de sang innocent
fleuves s'oublient dans la fange marine
où toute chose extrait de soi la forme
de l'inhumaine condition
si mémoire de vous s'achève

- 6 De nombreux thèmes et images du futur roman y sont présents : le rapport à l'identité, le devoir de mémoire (avant la lettre), la difficulté de survivre, l'inhumanité de la condition humaine, les fleuves de sang de la persécution des innocents. D'autres textes inédits sont publiés, notamment des passages supprimés de la version longue (de 1200 pages) qui avait été soumise au Seuil et que l'éditeur avait demandé de resserrer considérablement⁷.
- 7 À n'en pas douter, on veut connaître les prémices du livre couronné par le Goncourt tant l'achèvement du roman surprend pour une première œuvre. On s'interroge sur le processus qui a conduit un ouvrier autodidacte à devenir cet écrivain-là. Schwarz-Bart se défend d'être un écrivain même s'il parle de ses longues années de travail, de tentatives d'écriture restées inédites, de plusieurs versions de ce roman avant publication (cinq avec la version éditée). Il préfère se décrire comme un ouvrier qui aime accomplir « honnêtement », « proprement » ce qu'il se plaît à nommer « son boulot ». Il affirme n'avoir pas le goût de l'autobiographie. Il nie avoir voulu se faire le porte-parole de son peuple. Son roman, dit-il, est tout au plus « un petit caillou que j'ai posé sur une tombe. On me demande de faire des discours sur cette tombe. Je ne le puis⁸ ».
- 8 Sept ans plus tard, quand il publie son second roman, cosigné avec celle qu'il a épousée en mars 1961, Line Marie Simone Brumant⁹, il obtient le 30 mars 1967 le Prix de Jérusalem pour la Liberté de l'Homme dans la Société. Dans l'adresse qu'il prononce devant le jury et les invités de la Municipalité de Jérusalem¹⁰, il déclare notamment :

Je ne suis pas devenu écrivain par vocation littéraire. Comme pour bien d'autres hommes de ce temps, l'écriture m'est venue en réponse à l'événement. Les Africains disent : « Le fusil a fait pousser un cri d'homme à l'éléphant ». À l'échelle de l'espèce humaine, aussi, il arrive que les circonstances amènent l'individu à inventer certains gestes, à proférer des sons inusités. Au fond, tout cela nous ramène à la fonction la plus ordinaire de la parole. Et parce que certains mots ne voulaient pas sortir de ma gorge, il a bien fallu – à faute, peut-être d'étouffer – que je m'arrange peut-être autrement. Donc, nulle vocation, nulle inspiration particulière, mais une nécessité, qui s'apparente à celle du journal intime.

[...] Il reste, mesdames, messieurs, que je ne puis m'accorder la relative insouciance d'une personne qui tient son journal ; car les mots que je trace sont appelés à rencontrer d'autres regards que le mien et cela entraîne, vous n'en doutez pas, une certaine responsabilité. Disons, si vous le voulez bien, que certains auteurs, dont je suis, s'efforcent de mesurer les conséquences de leurs écrits ; et qu'ils se trouvent conduits, de ce fait, à s'interroger gravement sur l'effet qu'ils souhaitent auprès du lecteur. Dans ce domaine aussi, je l'avoue, je n'ai pu faire la lumière en moi. Tout ce qui m'anime, tout ce qui me guide est un certain sentiment, obscur du reste, mais qui a pris sa forme définitive il y a une dizaine d'années, lorsque j'ai rencontré, par hasard, une phrase de Rabbi Na'hman de Bratzlaw. Cette phrase est la suivante :

« Les auteurs doivent mûrement peser le contenu de leurs écrits afin de savoir s'ils valent la peine d'être mis en un livre, car l'essentiel d'un livre est le lien qu'il établit entre les âmes, ainsi qu'il est dit : Voici le livre des générations de l'homme. »

Et Rabbi Na'hman ajoute :

« S'il n'est rien dans tes écrits qui soit un tel lien, il ne s'y trouve pas de quoi faire un livre¹¹ ».

- 9 J'ai cité un peu longuement ces passages de l'adresse lue à Jérusalem par le lauréat parce qu'ils expriment la manière dont André Schwarz-Bart considère, en 1967, qu'il est devenu écrivain. Écrasé par l'assassinat de tant de membres de sa famille et de son peuple, le rescapé manque d'étouffer et se jette dans l'écriture parce que les mots transforment le cri en souffle ordonné. Mais au lieu d'un journal intime, il écrit un livre destiné à être publié, avec l'intention de rencontrer son lecteur et de créer avec lui un lien, au niveau de l'âme.

Un enfant de la guerre

- 10 Pour comprendre quel est l'événement qui a rendu nécessaire pour lui le recours à l'écriture, il convient de se pencher sur la biographie d'André Schwarz-Bart. Remonter au tout début permettra aussi d'apprécier le bagage reçu, et les impressions vécues.
- 11 L'enfant naît le 23 mai 1928 en Jurue¹², une ruelle étroite et pentue signifiant « rue aux Juifs », (anciennement Juifruë). Il grandit dans une famille nombreuse¹³ d'origine polonaise qui s'établit bientôt dans le Pontiffroy, autre quartier juif de Metz, situé en vis-à-vis sur l'île Chambière, entre deux bras étroits de la Moselle. La famille est pauvre et le père Uszer¹⁴, arrivé en 1924 de Pologne, vit en porte-à-faux entre son statut et son gagne-pain d'immigrant, et la solide éducation yiddish et hébraïque qu'il a acquise dans une *yechiva* polonaise, une académie talmudique, qui fait de lui une sorte d'érudit. Comme la plupart des exilés juifs de l'époque, il est vite contraint d'adopter le métier traditionnel de colporteur requalifié en France sous le titre de « marchand forain ». Il se fournit en bas et chaussettes qu'il revend sur les marchés (les foires), souvent avec l'aide d'André qui fait alors l'école buissonnière :

[Mon père] ne parlait pas le français ; il n'a jamais bien compris la France. C'était un déraciné, un être malheureux vivant dans la peau d'un autre en quelque sorte. Il

parvenait difficilement à faire vivre notre famille. Je dus travailler très tôt, dès l'âge de onze ans¹⁵.

- 12 La mère, Luise [*sic*] née Lubinsky, dont les deux parents étaient originaires de Lodz, en Pologne, naît le 28 février 1902 à Zurich (ville germanophone), mais grandit à Genève. Elle reste profondément marquée par la perte de sa très jeune mère et d'une petite sœur âgée de dix ans. Son père, Bernard Lubinsky, se remarie et la famille recomposée s'installe en France, à Hayange où tous travaillent au « comptoir », un grand magasin de tissus, textiles et chaussures, puis à Sedan. C'est d'ailleurs à Sedan que Luise épouse Uszer Szwarcbart, le 11 décembre 1925. Aux yeux des Lubinsky, il s'agit d'une mésalliance. André (ou plutôt Abraham Szwarcbart de son vrai nom) est le second enfant du couple et tout en suivant rue Chambrière les cours d'hébreu et de judaïsme d'un vieux maître, il va à l'école primaire de la rue Taizon :

Quand j'étais enfant, à Metz, l'école communale était le seul lieu où je parlais français. À la maison, nous nous exprimions en yiddish. Pas de livres, pas de musique, sauf les chants de la synagogue, mais c'était la religion pour moi, non la musique. Les livres, la musique appartenaient à mes yeux à un univers dont je ne faisais pas partie¹⁶.

- 13 Pour sa mère, qui parle le français mais dont la langue maternelle est, comme pour Uszer, le yiddish, Abraham-André gagne quelques sous en s'improvisant vendeur de journaux, les jeudis et parfois même les jours de classe, ou en rendant de menus services aux soldats en garnison à Metz en échange de quelques pièces. Il fouille aussi avec ses camarades les piles de déchets de l'usine à gaz pour y récolter des billes de coke ou parfois un morceau de houille, bien vite vendus. La vie est dure, empreinte d'une tradition juive omniprésente même si la famille participe peu aux activités communautaires¹⁷. Le Chabbat et les fêtes sont célébrés en famille et la petite Esther-Estelle, fille de Marie la sœur de Luise qui vit sur le même palier, les rejoint bien souvent autour de la table. Elle écrit dans ses souvenirs :

[...] ma tante allumait des bougies, puis faisait la prière. Tous assis devant nos assiettes remplies, si l'on avait tendu un peu l'oreille, sans doute aurait-on pu entendre des mouches voler. La tête toujours dans les livres¹⁸, le père, mon oncle [Uszer], du genre intellectuel, du genre sec et rigide, pour lequel on avait un grand respect, imposait par sa seule présence, le silence¹⁹.

La famille SZWARCBART à Metz en 1938



En haut le père, Uszer, à ses côtés à droite, André-Abraham qui pose la main sur l'épaule de son frère Félix. Assis au-dessous de lui : Armand. Au milieu, la mère, Luise, tient sur ses genoux la petite Marthe. À gauche du père : de face, l'ainé Jacques (déporté) et près du père, Léon.

Archives personnelles Martine Brust- Szwarcbart

- 14 Que ce serait-il passé si la guerre n'avait pas éclaté ? C'est impossible à dire mais, comme toute la population civile de Metz (sise dans un département frontalier), les Juifs sont évacués et les Szwarcbart arrivent en février 1940 sur l'île d'Oléron, en Charente-Maritime. Abraham qui n'a pas douze ans travaille comme mousse sur un chalutier. Quand les Allemands envahissent la France, les Juifs seuls sont refoulés vers l'intérieur et assignés à résidence. En février 1941, les Szwarcbart sont envoyés en Dordogne, à St-Paul de Lizonne, à 34 km d'Angoulême. Ils gagnent leur subsistance notamment en travaillent la terre. C'est alors qu'Abraham a la chance d'être admis comme interne dans le prestigieux lycée professionnel du bâtiment de Sillac à Angoulême, où il apprend le métier d'ajusteur. Ils sont trois juifs dans la classe et André se sent un paria. Bientôt, Luise donne naissance à un petit Bernard, le 14 février 1942.
- 15 C'est alors que tout bascule. En mars, Uszer est convoqué par la Gestapo à la Kommandantur d'Angoulême et arrêté en tant que juif étranger. Il est interné dans un camp à Angers et déporté à Auschwitz par le convoi du 20 juillet 1942. En avril c'est le tour de Jacob-Jacques (dit Jacky), le frère aîné, arrêté officiellement pour avoir enfreint le couvre-feu mais aussitôt interné à Poitiers puis à Drancy d'où il est déporté par le convoi du 11 septembre 1942. André quitte Sillac et rentre à la maison à St-Paul de Lizonne. Il a la douleur d'assister en juillet à l'arrestation de sa mère et du nourrisson ainsi que de sa grand tante de 84 ans qui vivait avec eux : Hanna Warczavska (née Lubinsky). [Tous seront déportés vers Auschwitz en 42-43 et ne reviendront pas]. Mais les rafles de juillet 42 visaient uniquement les juifs de nationalité polonaise. Or on a aussi arrêté par erreur

Marthe, 4 ans, de nationalité française. Sur le quai de la gare d'Angoulême d'où le convoi s'apprête à partir, André réussit à faire sortir sa petite sœur du train en apportant ses papiers d'identité pour prouver qu'elle est bien Française. Pourtant les Allemands ne la renvoient pas chez elle : elle est assignée à résidence dans une institution religieuse, le Refuge du Bon Pasteur, à Angoulême. De nationalité française, les autres enfants sont abandonnés à eux-mêmes durant plusieurs mois. André a tout juste quatorze ans. Il devient le chef de famille et travaille dans les fermes avoisinantes pour nourrir ses frères : Léon, Félix et Armand²⁰. Dans des confidences déguisées, André fera comprendre qu'il cesse alors de croire en Dieu...

- 16 C'est à l'âge où André vient de vivre l'événement qui le marquera sa vie durant : l'internement et la déportation de ses parents, frères et tante, la cruauté du monde et la solitude humaine qu'Ernie, son héros enfant confronté au nazisme, décide à quatorze ans de se suicider (*DdJ*, 220-225) et plus tard de devenir « chien ». Son grand père Mardochée avait dans sa propre enfance travaillé dans les fermes pour faire vivre sa famille et subi la violence antisémite : peut-être une réminiscence de cette période charnière dans la vie du futur écrivain.
- 17 En janvier 1943 les quatre frères sont arrêtés et convoyés par la gendarmerie française jusqu'à Paris pour être placés dans un Centre de l'UGIF, l'asile Lamarck. L'aumônier des camps, le rabbin Elie Bloch, les accompagne. (Ce souvenir, ainsi que l'exemple de Janusz Korczak sera transposé dans l'épisode du train de déportation où Ernie raconte des histoires aux enfants). En avril, Marthe est transférée dans un autre Centre de l'UGIF, celui de Louveciennes. André qui a quinze ans a pu sortir de Lamarck pour être placé à la rentrée de septembre 1943 dans un centre de l'ORT, dit École de Travail, 4 bis rue des Rosiers dans le quartier juif de Paris (décor d'un chapitre du *Dernier des Justes*). Or tous ces centres sont des pièges qui servent de réservoirs à de futures déportations. Dès le mois suivant, en octobre 1942, André entre dans les Jeunesses communistes et en même temps dans la Résistance (FTP-MOI). Grâce à des soutiens actifs, il réussit en novembre à faire sortir clandestinement ses trois frères de Lamarck. Ils sont conduits en zone libre, à Lyon, chez leur tante Marie Slenzinski, la sœur de Luise. En janvier 1944, c'est Marthe qu'il fait évader de Louveciennes grâce à un plan ingénieux qu'il a longuement préparé²¹. Venant assez régulièrement rendre visite à sa sœur le dimanche, il l'emmène dans un cinéma où ils passent toute la journée protégés par l'obscurité de la salle. À la nuit, espérant que les recherches auront cessé, ils se dirigent en se cachant vers Lyon où André laisse Marthe chez leur tante Marie avant de retourner à ses activités de résistance à Limoges. La milice l'arrête en mai 1944 avec l'État-major FTP de la Haute Vienne. Il est interné au Petit séminaire et affreusement torturé. Ces séances lui causent des blessures physiques et morales indélébiles qui laisseront leur trace sous des formes diverses dans presque toutes les œuvres publiées ou inédites du futur écrivain. Évadé en août 1944, il participe à la Libération de Limoges le 21 août et continue le combat clandestin à Lyon, Grenoble et Roanne (où il obtient son CAP d'ajusteur sous son nom de guerre : André Schabard). Puis vient la Libération. Il apprend qu'on crée à Limoges une compagnie de volontaires juifs, (français et étrangers), la compagnie Julien Zerman, qu'il rallie aussitôt. C'est là qu'il fait la connaissance d'un juif allemand, fils de rabbin, mélomane, qui le frappe par sa noblesse, son humanité, et par son histoire d'amour avortée par suite de l'arrestation et de l'internement à la prison de Limoges de sa fiancée, Rosette, bientôt déportée. Erni (sans e final) et Rosette, devenue Frida puis Golda, trouveront place d'abord dans une

courte nouvelle écrite dans les années 50 puis dans le *Dernier des Justes* dont Erni(e) devient le héros.

Erni Lévy en 1934 dans une école de l'ORT



Crédits : archives personnelles Raymond Fürth et Francine Kaufmann

- 18 Constatant qu'on n'envoie pas sa compagnie au combat (parce que juive, pense-t-il), André Schwarz-Bart « déserte » et rejoint l'armée française de libération dans les rangs du 1^{er} bataillon du 38^{ème} Régiment d'Infanterie. Dans les combats de la Pointe de Grave, il est blessé. Quand il apprend que les premiers déportés reviennent, il demande à être démobilisé (il avait maquillé sa date de naissance pour se faire engager). En juillet 1945 il a 17 ans et rejoint Paris où il est recueilli au Foyer juif de l'UGIF, au 9 de la rue Vauquelin, dans les locaux temporairement désertés du Séminaire rabbinique.

Naissance d'un écrivain

- 19 Selon un témoin de l'époque, le jeune ancien combattant écrit déjà avec passion. Les conditions de vie sont épouvantables, il n'y a pas d'électricité mais André descend à l'aube dans la cuisine, relativement bien éclairée : il a obtenu de la cuisinière le droit d'écrire sur un coin de table. Il ne s'agit pas encore de romans mais de notes, de nouvelles, de poèmes. Bientôt les réfugiés sont priés d'évacuer les lieux pour que le Séminaire rabbinique puisse reprendre son activité et André ne cesse de changer d'adresse, attendant en vain le retour de ses parents et frères déportés. Il fait mille petits boulots (ainsi de mai à octobre 1945, il est OS puis dessinateur à la Société Mécanique Someca), tout en remplissant, de février 1946 à juin 1949, la fonction de moniteur dans l'orphelinat juif du Renouveau, à Montmorency où ses trois frères sont internes. Il y entend d'effroyables récits de terreurs vécues par ces orphelins (dont le récit d'un juif qui se livre à Drancy pour ne pas se séparer de sa famille. La scène figure dans le *Dernier des Justes* où Ernie se livre à Drancy pour rejoindre Golda). Surtout il constate que les orphelins ont honte de leurs parents, de leurs familles et amis qu'on accuse alors de s'être laissé conduire à la mort comme des moutons à l'abattoir. Bien qu'il ait été pour sa part un résistant et un combattant, André se promet d'écrire un jour un livre dans lequel il leur montrera l'extrême dignité de la mort des leurs. Il est vrai qu'il vient de découvrir le pouvoir de la littérature. Car il fréquente assidûment la bibliothèque où il emprunte un jour de 1946 *Crime et Châtiment*.

Pour moi, ça a été une révélation. Pour les personnes qui ont toujours vécu suivant une évolution normale, mettons bourgeoise d'instruction et de culture, la lecture représente un des éléments de la vie, au même titre que les jeux et les cours que l'on suit. Mais pour moi, cette lecture était une révélation : cela m'a montré qu'on pouvait « mettre en pensée » des choses qui se passent à l'intérieur de nous, des questions qui se posent à nous informées²².

- 20 Il décide alors de reprendre sa scolarité, achète tous les livres de classe depuis la sixième. Parallèlement à son travail à l'orphelinat et grâce à une bourse d'ancien combattant, il prépare ses deux parties du baccalauréat en externe.

La première partie du Bac a été rendue possible par le fait qu'il s'agissait d'une Session spéciale [...] qui ne comportait pas d'oral. En effet, en matière de langues [étrangères] par exemple, il m'eût été impossible d'affronter un examen oral, n'ayant appris que par les livres. Je crois qu'il en eût été de même dans les autres matières, car si j'étais alors parvenu à m'exprimer par écrit, j'étais toujours incapable de prononcer correctement une phrase quelconque (Lettre SB-FK du 30 juillet 1975).

- 21 À dire vrai, le jeune homme est maladivement timide et manque de confiance en soi. Pourtant, il obtient son diplôme en 1948 (il vient d'avoir vingt ans) et s'inscrit à la Sorbonne qu'il quitte cependant au bout de deux semaines : les étudiants appartiennent à un autre monde que lui et n'ont pour la plupart connu de la guerre que de légères privations. Ils ignorent tout de l'horreur de la persécution des Juifs. Ils ne fréquentent l'Université que pour se préparer à une carrière lucrative. André Schwarz-Bart, comme la plupart des Juifs qu'il a connus, accorde à l'étude une valeur supérieure. Elle est censée l'élever moralement. Déçu, il retourne alors à un monde moins bourgeois, travaille comme peintre au pistolet dans la manufacture d'armes de St Denis qui à l'époque construit des tracteurs, puis en 1949 comme « mécanicien en confection pour dames » (il lui arrive de coudre des boutonniers dans le dos !). À la rentrée suivante, il se sent à nouveau attiré par les études, s'inscrit une nouvelle fois à la Sorbonne où il obtient en juin 1950 un certificat de Morale et Sociologie.

Cette fois, j'avais l'impression d'apprendre quelque chose parce que mes études étaient aiguillonnées par ma volonté d'écrire. Les cours prenaient un sens. J'y puisais les éléments de nourriture et de plus ils me familiarisaient avec la langue écrite. Jusque-là, j'avais si rarement entendu parler un français correct, et en écrivant, rien ne m'était plus difficile que de passer du langage populaire parlé à ce que je croyais le bon langage écrit. La trouvaille d'un adjectif juste m'était une victoire, et j'ai détruit des milliers de feuillets parce que je n'arrivais pas à m'assimiler la syntaxe de la langue écrite. Je préfère oublier ce que j'ai négligé de détruire. J'étais tourmenté par le fossé qui s'est élargi de nos jours entre la langue parlée et ce que j'appelais le « langage de la bourgeoisie²³ ».

- 22 Il continue d'écrire et donne dans le lyrisme après avoir découvert Lautréamont qui l'enchanté. Poèmes, courts essais, notes sur la vie, le futur écrivain fait ses gammes. Il s'initie avec gourmandise à l'art des grands classiques : Dostoïevski, Balzac, Cervantès, Stendhal, Shakespeare, Tolstoï, Pascal, Proust, Bernanos, et surtout la Bible dont il lit chaque jour quelques pages. Il dépouille aussi les ouvrages d'histoire, de philosophie, de pensée religieuse, dévore la littérature juive (surtout la littérature yiddish d'Europe de l'Est)²⁴.
- 23 Durant son année universitaire, il a commencé à fréquenter assidûment le milieu des étudiants juifs. Il s'y fait de nombreux amis et devient vite un membre actif de l'UEJF (Union des étudiants juifs de France). À la rentrée de 1950-1951, il est engagé pour un semestre comme secrétaire de la directrice du foyer juif de Neuilly (jusqu'en février). Il entame sous forme de lettres qu'il envoie à un ami proche un véritable programme d'écrivain dans lequel il note au jour le jour les tâches qu'il s'assigne et les horaires qu'il se fixe, les idées qui lui viennent et quelques détails de son quotidien. Il se lance alors simultanément dans deux romans et une chronique imaginaire de la vie de ses parents dans une Pologne mythique qu'il ne connaît que par ouï-dire. Le premier récit est inspiré

d'un fait divers paru dans *France-Soir* durant la Guerre de Corée²⁵. Un jeune juif, du nom de Lévy, fils de déportés, avait tué son enfant pour lui éviter de vivre dans un monde livré au Mal. On l'avait interné dans un asile psychiatrique. De *L'Infanticide* (1951 ?), je n'ai pu retrouver qu'une seule page dans les brouillons de l'écrivain dans sa maison de Goyave, en Guadeloupe, une note de travail rédigée sur papier quadrillé, sans date. Je la livre ici sans avoir le loisir de la commenter :

L'INFANTICIDE

Nous sommes soumis à l'événement, qui nous aveugle et nous éclaire selon son caprice. Un fait-divers dort en moi depuis une douzaine d'années. Le héros de cette histoire grotesque est peut-être mort aujourd'hui, à moins qu'il ne soit toujours derrière les barreaux d'un asile, à Ville d'Avray ou à X..., accroché à l'actualité mondiale comme jamais homme ne le fût avant lui. Chaque matin, les journaux lui renvoient son acte comme à travers un miroir, toujours le même et toujours autre. Sous la pression des événements, l'image qu'il se fait de lui-même monte et redescend comme un ludion affolé : le voici assassin, victime, héros pitoyable de lui-même. Ainsi depuis douze années, cent quarante et six longs mois, des milliers de jours qui semblent un interminable instant. Jamais il ne fût pour moi un dément. Je me reconnus aussitôt dans son acte, lorsque j'en eus connaissance un petit matin de l'année 1950, par un entrefilet de trois lignes. Je voulus lui écrire, lui porter un colis, le signe d'une compréhension. Je n'en fis rien. D'autres y ont-ils songé, l'ont-ils fait ? Les journaux disent qu'on lui enleva sa camisole de force au bout de trois jours, car c'était un être infiniment doux ; simplement on le retira du monde. Et moi je sais qu'il nous observe depuis lors du fond de sa fosse ; et nous condamne lorsque l'actualité l'absout, ou se déchire quand un rayon d'espoir luit pour les hommes. Hier il m'est brusquement apparu, après toutes ces années d'oubli, quand la radio annonça l'imminence de la troisième guerre mondiale. Je ne sais pourquoi ce fut sous la forme d'une longue gueule osseuse, ouverte sur un ricanement.

- 24 Quant au second roman que Schwarz-Bart qualifie de « roman ouvrier », quelques pages du chap. II et du chap. VI (intitulé *Pygmalion*) en ont subsisté dans ses tiroirs à Goyave. L'élève écrivain y manie aisément la langue parlée des manœuvres avec parfois des descriptions déjà élaborées et des dialogues enlevés. On décèle dans ce roman, sans doute inachevé, une compassion agissante pour les faibles, pour les femmes dominées, les immigrants malmenés, les ouvriers exploités.

Le roman ouvrier (1954²⁶)

p. 21

Omar ben Kalipha couchait dessous le toit de l'immeuble d'en face. Ce n'était pas même un grenier : simplement l'architecte, dans un but artistique, avait conçu une sorte de pigeonnier, en biseau, appliqué à même le toit. La concierge baptisait cela : les combles. Mais depuis qu'un matin elle en avait vu émerger Omar, elle accorda le nom de soupente à ces trois mètres cube d'air, qu'elle se fit d'ailleurs payer sans délai. Bientôt les habitants de l'impasse assistèrent à des allers et venues de nord-Africains en déroute, et l'on comprit que le nouveau locataire abritait, à l'occasion, plus malheureux que lui. Ils s'éclairaient à la bougie, et certaines nuits chaudes où l'air se faisait rare, un rectangle de lumière large d'une tuile se découpait, là-haut, sur le pigeonnier. Quand vint l'hiver, on put croire que toute vie s'y était éteinte.

- 25 On appréciera aussi cet autre passage qui décrit une réunion communiste improvisée après une manifestation où la répression policière semble avoir été particulièrement musclée :

p. 14

Il y avait là Poupart, Mauricet, Dubreuil et quelques autres. Il y avait là le vieux Palauques, qui avait tenu le crachoir à Cachin au congrès de Tours. Enfin il y avait là Jeannin le Déporté, cette grande gigue pâle aux mouvements si traînasses qu'on ne

pouvait tout à fait croire à l'activité qu'il déployait comme secrétaire. Lorsque Gastan avait fait son entrée dans la salle de réunion, enturbanné d'un linge qui lui mangeait la moitié du front, Jeannin s'était levé, lui avait souri avec sympathie, puis était venu à sa rencontre pour lui donner une poignée de main qui n'en finissait pas.

- On voit tout de suite que Gastan, il a encore été au Bal des petits Bâtons Blancs, pas ?

Le cœur du manœuvre s'était glacé. Jeannin avait le bas-côté du visage mâchuré d'un bleu qui tournait au lie-de-vin, et sur la pommette osseuse, au bord de la paupière, trois doigts de pansement. Pourquoi c'était toujours Jeannin, Jeannin le Déporté, avec sa maigre carcasse mal rafistolée, hein, pourquoi c'était toujours lui qui s'en revenait blessé des manifestations ?

Décontenancé, Pierre Gastan avait murmuré :

- Ma parole, t'es toujours à trotter entre les jambes des flics ?...

Puis il s'était silencieusement installé à son coin de table.

- 26 L'année 1951 marque un tournant pour le jeune communiste. L'Affaire Slansky éclate à Prague, en Tchécoslovaquie. Arrêté en novembre 1951, Rudolph Slansky fait l'objet d'un procès à grand spectacle. Onze des quatorze accusés sont juifs. On parle d'un prétendu complot sioniste ourdi par des trafiquants juifs. Le procès de Prague annonce de nombreux procès truqués qui vont faire florès dans le monde communiste jusqu'à la mort de Staline le 5 mars 1953. (En 1953 le procès des médecins juifs appelé « complot des blouses blanches » était à son paroxysme). Pour André Schwarz-Bart, qui avait cru de toute son âme à l'idéal égalitaire du communisme, la déception est si grande qu'il s'éloigne même des socialistes. En revanche, il se rapproche de plus en plus des Étudiants juifs et devient en 1952 le secrétaire à mi-temps du Secrétaire Général de l'UEJF Adam Loss (qui occupera plus tard d'importantes fonctions au FSJU - le Fonds Social Juif Unifié). C'est d'ailleurs dans le journal de l'UEJF, *Kadimah*, qu'il publie ses premiers textes : dans le numéro de février 1953 deux poèmes de facture classique, d'une grande musicalité, dédiés à sa sœur Marthe, et dans le numéro de mai-juin, des fragments (assez disparates) d'une longue nouvelle intitulée *La Fin de Marcus Libnitzki*²⁷. Son héros, Marcus Libnitzki, est un jeune résistant juif communiste arrêté par la milice à Limoges et fusillé par les Allemands. Revenu de déportation, le frère de Marcus recueille des témoignages sur sa mort. Il interroge ainsi la jeune fille que Marcus a aimée et, curieusement, le bourreau qui l'a torturé à Limoges. Comme me l'écrivit Schwarz-Bart :

Les courts passages publiés ne rendent pas compte de l'ensemble. [...] Chacun des témoignages recueillis constituait à la fois un pan de vérité objective et le moment d'une recherche spirituelle. Dans la perspective de l'ensemble, le sujet du récit était tout autant le frère survivant que le disparu. (Lettre SB-FK du 30 juillet 1975).

- 27 On retrouve ici des éléments biographiques puisque c'est à Limoges qu'André, jeune résistant de seize ans, est torturé dans les geôles du Petit Séminaire. La relation bourreau-victime, la résistance morale du supplicié, les pensées qui passent fugitivement dans la tête des deux hommes, tout cela fait l'objet de pages bouleversantes dont des lignes entières se retrouveront plus tard dans la scène de la torture d'Ernie à Drancy. Mais le chercheur décèle une donnée anachronique. Marcus, bien que militant dans la résistance communiste, ne se sent pas communiste alors qu'André Schwarz-Bart l'était profondément en 1944-45. Or ce sont les sentiments de l'écrivain de 1953 qu'exprime le Marcus du récit à son amie Fanny, juste avant un attentat dont l'a chargé le groupe :

La pluie, le soir, enveloppaient le couple rapproché par l'inquiétude et que dissimulait un porche. A leurs pieds, reposant dans une boîte à pâtisserie ficelée de rose et nouée comme un œuf de Pâques, la charge de plastic.

- C'est bien de toi, mon vieux, murmura-t-elle avec un sourire retenu. Ce qui te trouble, ça n'est pas le fauve, mais la crainte de te voir transformé en brebis. Subitement, comme dans les rêves.

Après une courte hésitation, elle poursuivit, d'une voix plus dure :

- Si tu pensais davantage au travail, tu ne t'inquiéterais pas d'y perdre ton âme. Tu sais bien : on lance le colis, on se baisse pour attendre, puis on ... on file, c'est tout.

S'enfonçant davantage dans son pardessus étrié, Marcus la railla :

- Confidemment, Fanny, très confidemment – je ne suis pas vraiment communiste (dressant professoralement l'index dans la nuit vague du porche) ... pour quatre raisons. Première : trop de souvenirs. Seconde : trop de mémoire. Troisième : trop de « goût » pour soi et pour les autres. Et enfin... non tu ne comprendrais pas.

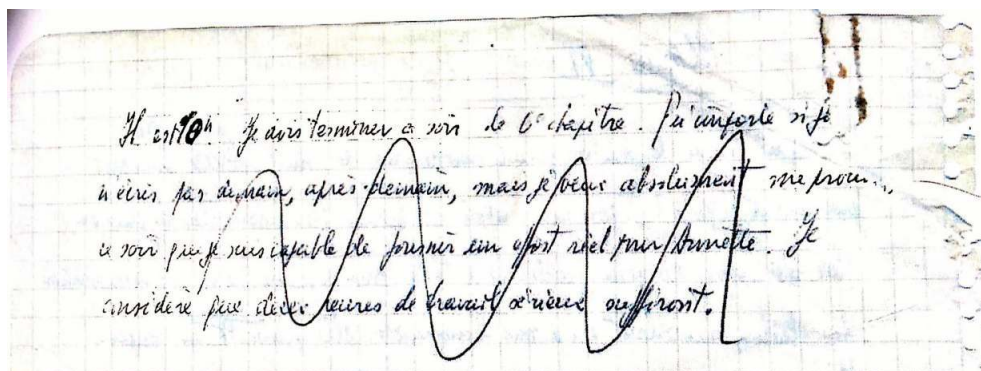
Elle l'incita d'un geste

- ... Trop juif, ce qui résume sans doute les points précédents. Tu vois, je n'ai aucune chance de me racheter à leurs yeux. A moins que l'action ?...

Maintenant, Fanny se taisait. Elle essayait de se dégager du sentiment qui l'avait poussé à escorter Marcus. A l'insu des « autres » se disait-elle. Pourquoi ?

- 28 En 1953, André Schwarz-Bart reste insatisfait devant l'insuffisance du récit qui n'exprime pas encore tout ce qu'il se propose de dire. Mais ses lecteurs sont enthousiastes et André remporte, avec Marcus Libnitzki, un prix de nouvelles organisé par *Kadimah*, qui lui vaut un séjour de trois semaines à Anglet, sur la côte basque, dans un village de vacances de l'UEJF en compagnie de ses amis Richard Marienstras et Abrasha Zemcz. C'est là qu'il rencontre Annette Kofman qui deviendra sa « petite amie » pendant deux ans. Est-ce pour elle qu'il écrit ces lignes, retrouvées sur une feuille arrachée d'un cahier et barrée, dans les papiers de Guadeloupe :

Note 1954 chap. 6 Pygmalion



Crédits : famille Schwarz-Bart

Il est 10h. Je dois terminer ce soir le 6ème chapitre. Qu'importe si je n'écris pas demain, après-demain, mais je dois absolument me prouver ce soir que je suis capable de fournir un effort réel pour Annette. Je considère que deux heures de travail sérieux suffiront.

André Schwarz-Bart entouré à gauche de ses amis de l'UEJF, Robert Kociolek et Annette Kofman, et à droite de son frère Léon Szwarcbart

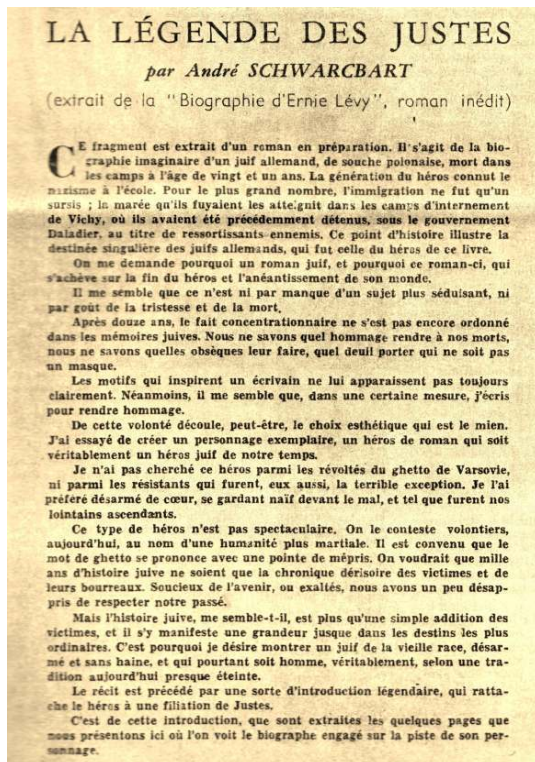


Crédits : famille Schwarz-Bart

- 29 Désormais, dans le petit monde de l'UEJF et des anciens résistants de la MOI, le bruit court qu'un écrivain est né. On suit ses efforts, on l'encourage et on se passe le mot. Pour subsister, André est alors tamiseur en métaux précieux (hiver 1953), manoeuvre (en 1954), manutentionnaire (en 1954). Mais il écrit avec acharnement. En 1954, Schwarz-Bart imagine d'introduire dans l'entourage de Marcus Libnitzki un autre combattant de Limoges auquel il prête le nom de son camarade de combat : Ernie Lévy (il ajoute un *e* au prénom germanique Erni). Comme souvent dans l'élaboration de son récit, il rédige un portrait de son personnage, pour apprendre à le connaître.
- 30 Or soudain, la biographie imaginaire de l'ami oublié prend des dimensions inattendues et acquiert peu à peu une vie autonome. D'autant plus qu'Armand, l'un des frères de Schwarz-Bart, meurt accidentellement dans un accident de voiture (en 1954). Bouleversé, André le fait revivre en partie sous les traits de son personnage, d'Ernie enfant.
- 31 Bientôt, la première version du *Dernier des Justes* « existe », presque par hasard. Elle se développe essentiellement autour de l'histoire d'amour d'Ernie et de Frida (la Golda de la version définitive), un amour né sous le signe de la mort à cause de la menace nazie. L'action se déroule en France, durant la guerre, et s'achève avec l'arrestation de la jeune fille.
- 32 Le récit, terminé en 1955, ne satisfait pas son auteur. Les personnages manquent singulièrement d'épaisseur parce qu'ils flottent, coupés de leurs racines. Le présent est opaque sans l'écho révélateur du passé. André Schwarz-Bart décide de reprendre son texte en montrant que ses héros sont les chirurgiens (même inconscients) d'une civilisation très ancienne. Pour se documenter, il lit et annote tous les ouvrages du fonds juif de la

bibliothèque Sainte Geneviève sur le judaïsme d'Europe de l'Est. Il étoffe son récit et bientôt il se sent prêt d'offrir un premier fragment au regard du lecteur.

- 33 En décembre 1956, la *Revue du F.S.J.U.* (l'UEJF est affiliée au FSJU) publie sur plusieurs pages un long chapitre signé André Schwarzbart et intitulé : « La légende des Justes²⁸ ». Le chapitre est présenté comme « un extrait de La biographie d'Ernie Lévy, roman inédit ». Le narrateur, un biographe, fait connaissance, dans un manuscrit oublié, avec une dynastie plus ou moins légendaire de Justes polonais dont le fondateur, 'Haïm ben Manassé, se serait établi à Zémyock en 1819. Les Lévy ne sont pas encore des *Lamed-waf* mais des *Tsaddikim* (des « Justes », des chefs spirituels) dans la plus parfaite tradition du 'hassidisme. Leur pouvoir temporel est d'ailleurs souvent tourné en dérision, dans la veine des romans yiddish. Mais l'humour fait supporter le tragique dégage par le destin scellé du peuple juif.
- 34 À gauche de la première page du chapitre, p. 26, un texte liminaire indique clairement les intentions de l'auteur. Prônant l'héroïsme de la non-violence et de la spiritualité, elles tranchent avec ce qu'on aurait pu attendre d'un résistant tel qu'André Schwarz-Bart, qui plus est a perdu la fois en perdant ses parents et ses frères.
- 35 Je livre ici une reproduction intégrale de ce texte liminaire, d'autant plus qu'André Schwarz-Bart l'a repris tel quel et offert à *L'Express* (10 décembre 1959) pour clarifier ses intentions (qui n'avaient donc pas changé en 1959, à la sortie du *Dernier des Justes*).



- 36 *Le Dernier des Justes* aura encore besoin de deux ans et demi pour aboutir. Mais la publication du chapitre de « La biographie d'Ernie Lévy » retient l'attention d'un lecteur du Seuil, Serge Montigny, qui le remarque et le recherche. André ne se sent pas encore prêt. Par chance, il est accueilli dès janvier 1957 comme écrivain en résidence à la Villa Rustique Olivette, propriété de Daniel Guérin, à La Ciotat, entre Marseille et Toulon. Cette Maison est une sorte de résidence d'intellectuels. Entre 1954 et 1966, elle accueille notamment Paul Célan, le romancier américain Chester Himes et le poète "beat" Brion

Gysin. Le jeune André Schwarz-Bart est donc en bonne compagnie. Par ailleurs ses amis de l'UEJF lui font confiance. C'est à lui qu'ils avaient demandé d'écrire un compte-rendu sur le Goncourt 1955 attribué à Roger Ikor pour *Les Eaux mêlées*. André SB éreinte Ikor. L'article paraît en mai 1956 dans la revue *Targoum* (146-151), organe de pensée juive émanant de l'École d'Orsay, dont le n° 8 est publié en collaboration avec l'UEJF (représenté par André SB). C'est peut-être dans ce sillage que le jeune auteur est présenté à l'un des maîtres à penser du judaïsme d'après-guerre, Léon Ashkénazi, dit Manitou. Celui-ci l'encourage, le guide, lit son manuscrit. Manitou se dit alors (il me le confiera plus tard) qu'il a entre les mains un roman comme on n'en écrit qu'un par siècle.

- 37 Le jeune romancier est désormais certain de son « métier », même s'il lui reste encore beaucoup d'efforts à investir pour affiner son art de dire et approfondir sa maîtrise de la construction des personnages et des épisodes. En 1958, le Seuil qu'il a enfin recontacté et auquel il a remis une version de 1200 pages, lui offre une avance sous forme de mensualités pour resserrer son texte et le ramener à 300-400 pages. D'octobre 1958 à mai 1959, dégagé temporairement de tout souci matériel, André SB quitte Paris et s'isole pour travailler, notamment au monastère Sainte-Marie-de-la-Pierre-qui-Vire dans l'Yonne. La cinquième version du *Dernier des Justes* n'est pas une simple contraction de texte. Le roman change plusieurs fois d'orientation et Schwarz-Bart découvre ce qu'il appelle le principe du « clair-obscur ». L'auteur ne connaît pas tout de ses personnages qui parfois lui échappent. L'œuvre achevée et remise au Seuil en mai 1959 est certes un premier roman mais, contrairement à l'image d'Épinal créée par la presse, ce n'est pas l'œuvre d'un ouvrier autodidacte sortant de son usine.
- 38 J'ai consacré à l'élaboration des diverses versions de longs passages de ma thèse de doctorat (FK 1976), de mon livre (FK 1986) et un article entièrement consacré à la genèse de l'œuvre (FK 1983). Je renvoie donc le lecteur à ces études (voir bibliographie). Avant de refermer cet essai, je voudrais offrir à ce même lecteur une note manuscrite et non datée trouvée dans les feuillets épars d'André Schwarz-Bart, dans son bureau de Goyave. On pourra se demander ce qui, dans les déclarations de l'auteur, doit être pris pour argent comptant : en effet, l'auteur du premier roman de fiction, best-seller et précurseur de la littérature de la Shoah, qui disait à qui veut l'entendre qu'il avait tenté, en écrivant *Le dernier des Justes* de se détacher autant que possible de son moi et de sa propre histoire, constate en fin de vie qu'il n'a peut-être rien écrit d'autre qu'une autobiographie déguisée.

Important - Le D. des J. était sans que j'en fusse conscient, une manière d'autobiographie : la substance psychique de nombre de pages est à relier directement à tel ou tel épisode de ma vie : c'est ce qui fait la valeur de ce livre. Cela m'éclaire (?) sur les limites de mon talent de romancier : je n'avais rien à « dire » d'autre. Une fausse épopée. Faux ! Faux !

Le D. des J. était, sans qu'en fusse conscient, une manière d'autobiographie : la substance psychique de nombre de pages est à relier directement à tel ou tel épisode de ma vie : c'est ce qui fait la valeur de ce livre. Cela m'éclaire (?) sur les limites de mon talent de romancier : je n'avais rien à « dire » d'autre. Une fausse épopée.

- 39 Or cette note sans date, est surchargée de deux ajouts : « Important » suivi de cette remarque : « Faux ! ». Le lecteur appréciera.

BIBLIOGRAPHIE

Jean Daltroff, « André Schwarz-Bart et la ville de Metz », *Les Cahiers Lorrains*, n° 1-2, 2012, 68-81.

Extraits en ligne : <http://judaisme.sdv.fr/perso/schwbart/schwmetz.htm>

Francine Kaufmann, *Le dernier des Justes, d'André Schwarz-Bart : genèse, structure, signification*.

Doctorat de troisième cycle en littérature française sous la direction du Pr Guy Michaud.

Université de Paris X - Nanterre, mai 1976.

Francine Kaufmann, *Pour relire Le dernier des Justes - Réflexions sur la Shoah*, Méridiens- Klincksieck, coll. Connaissance du 20^{ème} siècle. Paris, 1986, 248 pages. [2^{ème} édition 1987].

Francine Kaufmann, « La genèse du *Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart », in *REJ (Revue des Études juives)* CXLII (1-2), Paris, 1983, 233-242.

Esther Slenzinski-Miler, *Ma chance*, achevé d'imprimer : octobre 2002. (Édition à compte d'auteur)

NOTES

1. André Rousseaux, *Le Figaro Littéraire*, 26 septembre 1959.
2. Michel Décaudin, *Entretien sur les Lettres et les Arts*, Rodez-Aveyron, printemps 1960, 83.
3. *L'Express* n° 437, 29 octobre 1959, 29. De fait André quitte l'école à l'âge de onze ans.
4. Françoise Giroud, *L'Express*, 19 novembre 1959.
5. *Lamed-waf* est la forme yiddish de l'expression hébraïque *lamed-vav* qui signifie 36 : par ellipse les 36 (Justes).
6. Bernard Pivot, *Le Figaro Littéraire*, 12/12/59.
7. Deux extraits de la quatrième version (*Le Figaro littéraire*, 12/12/59 et *Lettres françaises* 10/12/59), et un fragment du prologue de la seconde version (*Nouvelles littéraires* 10/12/59). Je les ai reproduits dans les annexes de ma thèse de doctorat (Voir FK 1976).
8. Interview d'André Schwarz-Bart dans *Combat* du 13 août 1959. Le livre n'est pas encore en librairie. Les juifs déposent traditionnellement un caillou sur la tombe qu'ils visitent, trace de leur passage au cimetière en hommage au défunt. Le livre se veut donc un hommage aux juifs exterminés et privés de tombe (réduits en cendre ou jetés dans des fosses communes).
9. André SB a rencontré Simone fin mai 1959. Il vient juste de déposer sa version finale au Seuil. Elle s'apprête à passer son baccalauréat à Paris en juin 1959. Elle vit encore avec sa mère dans un hôtel fréquenté par les Antillais, puis à l'automne dans un foyer de jeunes filles où André vient la voir.
10. André m'a confié lors d'une de nos rencontres que le Prix de Jérusalem a plus compté à ses yeux que le Goncourt. Il m'a écrit que ce n'est qu'après ce prix qu'il a pu relire son roman, qu'il n'avait plus lu depuis la correction des épreuves, tant les réactions du public l'avaient décontenancé et souvent blessé.
11. J'ai reproduit le texte intégral de cette adresse d'André SB dans les annexes de ma thèse de doctorat (Voir FK 1976), ainsi que dans un article du *Jerusalem Post* qu'on peut consulter en ligne : « Hommage à André Schwarz-Bart », *Édition française du Jerusalem Post*, n° 817, du 21 au 27 novembre 2006, p. 16 et 17. <http://judaisme.sdv.fr/perso/schwbart/schwbart.htm>.

12. Le 31 mai 2011, la ville de Metz a posé une plaque commémorative à l'entrée de la maison natale d'André Schwarz-Bart, au 23, en Jurue.
13. Le couple eut 8 enfants dont sept nés à Metz : l'un d'eux, Maurice, mourut en bas âge ; le dernier Bernard, né à St Paul de Lizonne en 1942, fut déporté ainsi que son frère aîné. Cinq enfants ont survécu après la guerre mais Armand (le jumeau de Maurice) fut tué dans un accident de voiture en 1954.
14. Prononcer Ouchère. Ce prénom yiddish est une déformation du prénom hébraïque biblique de l'un des douze fils de Jacob : Acher. Uszer était né le 14 juin 1900 dans une petite ville de Pologne centrale : Leczyca.
15. *Témoignage chrétien*, 9/10/59. Interview René Wintzen.
16. *Bulletin de l'Éducation nationale*, 17/12/59. Interview recueillie par Olga Wormser.
17. L'historien Jean Daltroff n'a pas retrouvé le nom des Szwarcbart dans les registres communautaires. Mais il est plus que probable qu'ils fréquentaient le petit oratoire polonais de la rue de l'Arsenal, "L'Adath Yechouroun".
18. Il y avait donc des livres chez les SB, mais des livres religieux.
19. Esther Slenzinski-Miler, 2002, p. 9.
20. *Le Figaro littéraire*, 31/10/59.
21. Marthe, aujourd'hui Martine Brust-Szwarcbart, a raconté son évasion de Louveciennes dans le bulletin en ligne : *Mabatim, regards juifs de Versailles* : « 1944 : fuir Louveciennes », 3 juin 2014. <https://mabatim.info/2014/06/03/1944-fuir-louveciennes>
22. Interview dans *l'Express* du 29 octobre 1959, p.29.
23. Interview dans le *Bulletin de l'Éducation nationale*, 17 décembre 1959.
24. Voir *Nouvelles littéraires*, 29 octobre 1959, interview de Schwarz-Bart par Gabriel d'Aubarède, et *La vie catholique illustrée* du 17 décembre 1959.
25. La guerre de Corée commence le 25 juin 1950 et dure jusqu'au 27 juillet 1953.
26. C'est André Schwarz-Bart qui date ces pages conservées par lui. Il me semble toutefois qu'elles sont antérieures à cette date car, en 1954, Schwarz-Bart est largement engagé dans *La Fin de Marcus Libnitzki* et d'autres récits. Mais il n'a peut-être pas cessé de travailler simultanément sur plusieurs textes.
27. On remarquera que le nom Libnitzki a des consonances très proches de celles du nom de jeune fille de la mère d'André : Lubinsky.
28. Le texte est publié pp.26-30 et 49. On remarquera la graphie : Szwarcbart. Un CH remplace déjà le Z dans le patronyme décidément trop polonais. Le mois suivant (janvier 1960), la revue change de nom pour s'appeler *L'Arche*, mensuel juif qui existe toujours.

RÉSUMÉS

L'attribution du prix Goncourt 1959 au *Dernier des Justes*, œuvre d'un jeune inconnu dont c'était le premier roman, suscita un intérêt inhabituel pour la personnalité de l'auteur : André Schwarz-Bart. La presse se nourrit d'interviews, s'étonnant qu'un ouvrier autodidacte, fils d'immigrants parlant yiddish, contraint par la guerre à quitter les bancs de l'école à onze ans, produise spontanément un chef d'œuvre sans avoir été formé à la littérature. Le « cas Schwarz-Bart » défraya la chronique. Cette étude veut mettre en lumière la lente maturation d'un talent littéraire chez un homme que rien ne destinait à être écrivain et qui proclamait qu'il n'avait pas

répondu à une vocation irrésistible, mais à une nécessité : exprimer, sous peine d'étouffer, la douleur indicible provoquée par l'extermination de ses parents et d'une grande partie de son peuple. Nous montrerons que « l'ouvrier » Schwarz-Bart avait entamé des études et fréquenté assidûment les milieux étudiants, plus encore après son désenchantement du communisme à partir de l'Affaire Slansky (1951). Enfin, nous étudierons les traces de la biographie de l'écrivain dans un roman qui se voulait œuvre de fiction et témoignage pour un peuple tout entier.

INDEX

Mots-clés : André Schwarz-Bart ; Le Dernier des Justes ; Goncourt ; premier roman ; écrivain de circonstance ; vocation littéraire ; réception ; littérature de la Shoah

AUTEUR

FRANCINE KAUFMANN

Professeur des universités, Bar-Ilan University, Ramat-Gan, Israël. Spécialiste de la littérature de la Shoah, de littérature et de langue hébraïques, d'études juives, traductologue, interprète de conférences (membre AIIC), documentariste, journaliste, traductrice de poésie